

Lucette Mouline

Du côté de l'ennemi

 Orizons
2010

Je hais les livres. De toutes mes forces, à chaque seconde de ma vie. D'une haine acharnée, honteuse, avec laquelle, sans doute, je n'en finirai jamais. Tant pis. Ce sentiment peu gratifiant est le seul qui ne m'ait permis aucune tricherie. La culture est immonde et chacun le sait, tout en s'inclinant face à ses pompes et à ses œuvres. Heureusement, j'ai ma haine. Personne ne s'y trompe. Je ne me parjure pas. La haine me tient dans les librairies, souffle court, narine en éveil, au contact d'émanations nocives. Quelle nausée devant ces rayonnages pleins à craquer, surchargés par les alignements sordides des lingots de carton ! Innombrables sont les livres. Et pour être aussi nombreux, je ne doute pas qu'ils soient nuls. Comment pareille pléthore pourrait-elle ne pas soulever le cœur, sans parler de l'espèce de moi qui la porte ! La vie a toujours mieux à faire que des livres. C'est pourquoi grouille en eux quelque chose de menaçant et d'erroné qui me porte sur les nerfs.

Inévitablement, je les ai rencontrés quand j'étais très jeune. Sur la prairie des vacances, dans la forêt miniature des herbes entrelacées sous mon nez, des tiges qui vibraient au crissement des grillons, sur le bois vermoulu des tables de l'école, au fond du fauteuil de velours « frappé », comme disait ma mère, où je passais les convalescences de mes rituelles bronchites, il y avait des livres. Mais après tant d'années, les herbes m'entourent avec la netteté d'une hallucination, j'entends le chant du grillon et ses tremblements annonçant le soir, je sens sous mes doigts la grosse planche du pupitre avec ses entailles, je revois ses taches violettes en forme de bonshommes jaillis naturellement des rainures et des nœuds, l'odeur du velours rôde près de ma narine, l'odeur du poêle et de la poussière, et j'ai oublié de quoi parlaient les livres. Un effort pourrait me le faire retrouver, mais quel prix aurait cet autre savoir, ce

savoir d'un savoir ? Je préfère penser que quand j'étais très jeune, les lire — ne dit-on pas dévorer ? — revenait à leur faire la peau.

Je me souviens les avoir découverts comme on voit se dresser devant soi une tâche herculéenne. Une fois seulement que mon œil les avait repérés et s'était totalement incorporé leur substance, ils étaient morts.

À partir de douze ans, j'absorbai tout ce qui me tomba sous la main, d'une façon méthodique, laborieuse. J'alimentai avec soin mon ressentiment. À l'époque où mes camarades prônaient la lecture ou la détestaient, mais en tous cas la plaçaient au centre de leurs préoccupations, y consacraient volontiers le moindre loisir, mon seul réel bonheur eût été de voir disparaître tous les livres de la surface du globe. Je n'en louchais pas moins avec une douloureuse concupiscence sur les étagères que mon père — autre maniaque — dissimulait un peu partout dans la maison, au fond des placards, dans les cagibis, derrière les rideaux, jusqu'à ce qu'il décidât l'achat d'une bibliothèque, armoire vitrée à élégantes colonnettes, aveuglée du haut en bas d'innocente crotte, toujours fermée à clefs. Levait-on le voile ? Les livres alignaient de petits coffrets, rutilants de dorure et de cuir. Tout autre usage que celui de s'en laisser éblouir de loin semblait d'emblée déclaré inutile.

Je risquais aussi un œil vers ceux de ma grand-mère paternelle, à Sillac, qui faisaient l'objet d'un traitement analogue. Ils occupaient en rangs serrés le mur du fond, dans la pièce arrière d'un rez-de-chaussée très sombre, n'ayant que le nom de salle à manger. On y pénétrait par exception pour aller chercher du confit, des cèpes ou du jambon dans le petit réduit attenant, pourvu d'un garde manger dont le treillage avait été un jour déchiré par un chat trop gourmand. Les livres montaient la garde glorieusement dans ces ténèbres, avec pour voisinage des nourritures plus matérielles que je leur préférais. Elles me rendaient aussi les livres plus supportables, ainsi contaminés par le sens subtil du délice que possédait ma grand-mère qui avait l'art de les transformer en réalités amusantes, presque toujours grivoises.

Par ce biais, elle avait réussi à m'en faire connaître quelques uns. Après avoir proclamé son affection pour la Comtesse de Ségur et livré à mon goût des images des années entières de L'Épatant, la Semaine de Suzette reliés où je découvris les personnages mythiques et indistinctement fraternels de Bibi Fricotin, Spirou et Bécassine, elle me parla de Jules Verne, d'Alexandre Dumas, Victor Hugo, Georges Sand. Dans cette littérature que je sus plus tard réputée populaire se rassemblaient aussi pêle-mêle Henri Bordeaux, Maurice Dekobra, Max du Veuzit. Ce dernier auteur bénéficiait d'une curiosité particulière de ma grand-mère qui l'admirait beaucoup depuis qu'elle avait lu ailleurs que c'était une femme.

Les rares ouvrages que je réussis à lire — *L'Atlantide* de Pierre Benoît, *Jocelyn* de Lamartine, avec ses torrents de vers qui m'impressionnèrent beaucoup et me mirent au défi, une tentative infructueuse vers le *Cinq Mars*, et plusieurs Rostand auxquels s'ajoutèrent quelques biographies — étaient choisis de façon à proposer le partage d'une aventure, une frivolité, un dehors suffisant pour qu'ils ne puissent refermer sur moi leurs grandes mâchoires blanches. Ils parlaient de quelque chose. Ils me demeuraient extérieurs. J'aurais été bien en peine de dire si je les aimais ou non. C'étaient des livres. Ils s'inscrivaient sur la liste des ennemis numéro un.

Je dressais de ce que je lisais des inventaires, des programmes. Le drame qui abondait dans les récits, si stérile, si loin de la réalité déchaînait mon ironie, affûtant mon mauvais esprit, tout en offrant entre les pages un spectacle naïf mais reposant. La passion, invraisemblable, avait le mérite d'éjecter un quotidien énigmatique et trop complexe, de le rendre insipide, impropre à toute consommation. Cette rhétorique élémentaire dont les livres raffolaient entraînait dans la logique de ma vie où je me montrais si maladroit. Je presentais une revanche là où tout s'aggravait, où la plaie d'exister devenait inguérissable. Je me consacrais donc au désastre. Cependant, pas autrement qu'à un travail. Je comprenais qu'il n'y avait finalement là rien à comprendre. Les livres n'étaient qu'un matériau, vis-à-vis duquel la ténacité, la patience, le courage le plus âpre étaient de rigueur. Je voulais leur faire rendre gorge. Pour

cela, un seul moyen : ne rien accorder à leur contenu incertain, perfide et vain. Les considérer comme du bois, par exemple, ou de la terre.

Quand je les avais éventrés, les perçant à jour par le milieu, ils disparaissaient de mon univers sans laisser de trace autre que la vague couleur diffuse qui s'attachait à eux et ne concernait nullement leur intrigue, ingrédient par dessus tout insignifiant, vulgaire terrain du massacre. Rostand était doré, Georges Sand bleu, *Jocelyn* vert, et Jules Verne d'un marron profond qui rappelait les couleurs des entrailles de la terre explorées par ses fameux voyageurs. *L'Atlantide* était grise comme un océan par tempête à l'automne. Tout le reste, histoires sentimentales de feuilleton s'étendait rose ou blanc sous mon regard détaché. Je craignais les livres rouges auxquels appartenait Victor Hugo dont la puissance me semblait directement empruntée au sang des hommes et à la pâte des choses et l'ignorais tout des violets, couleur que je devais tant aimer plus tard, violets parant lesquels, si j'eusse dû l'étiqueter quelques années après de cette façon sommaire, j'eusse à coup sûr rangé Marcel Proust.

À ma grande surprise, le combat cessait assez vite. J'abattais les pages à toute allure. Je me battais contre le vent. Après l'assaut, je me retrouvais tout imbécile, tenant fermement en main un instrument imaginaire, de préférence meurtrier, ainsi que j'eusse aimé en avoir avec moi pour me défendre en temps de guerre. Il ne restait de la rencontre qu'une vague fièvre, une envie bizarre de ressentir, d'éprouver. Néanmoins, ce qui dominait en moi n'était pas le soupçon de la plus-value de vie dont eût pu me doter le sens des livres mais la volonté de destruction rageuse dont j'étais animé à leur endroit.

Cette opinion étroite a persisté. Je n'ai pas réussi à me calmer. Ni à trouver auprès des livres, par exercice régulier et commerce de bon aloi, une compagnie ou un réconfort. Quelques uns m'ont capté, c'est vrai, mais à mon corps défendant. Je déteste toujours me perdre à lire, perdre en eux le temps de ma vie, littéralement perdre mon temps. J'existe si peu ! N'est-il pas normal que je craigne de ne plus me retrouver ?

Si relire offre à mes yeux moins de péril, lire reste le plus oisif séjour d'une paresse insupportable. Cette révoltante facilité me transformerait, si j'y cétais, en sportif déclassé qui se contente de se promener dans les alpages fleuris alors qu'on l'a assuré qu'il lui faudrait, pour que sa forme demeure intacte, gravir le Mont Blanc. Ou bien encore, je ressemblerais à l'alpiniste en perdition qui ne peut mettre à l'épreuve ni sa capacité respiratoire, ni sa souplesse, ni la fermeté de ses muscles et risque même de voir ses qualités d'athlète se retourner contre lui, devenir des infirmités, puisqu'il n'a pas l'occasion de les exercer.

M'installer face aux idées et aux rêves d'autrui pour cent ou deux cents pages m'ennuie sur le champ, sauf si je connais déjà ces idées et ces rêves. L'intérêt même qui, intellectuellement, s'attache aux productions de l'esprit m'est lourdeur ou encombrante théorie. Aurais-je trop mal à la force qui m'est si chèrement dispensée pour vouloir en faire autre chose que de la vie ? Le reste, même sublime, me semble entaché de complaisance et de divertissement.

Ainsi me suis-je promené à pas menus, pleins de circonspection, sur les sentiers de la lecture, l'œil fixé sur les glaces d'en haut, sans aucun regret pour les malheureux auteurs que je maltraçais, piétinais au passage, refusais de voir, ne conservant rien en moi de ce que j'avais lu dans leurs œuvres. Contrairement à ce que disait ma mère qui s'émerveillait de me voir tout retenir de mes leçons, je n'avais aucune mémoire. Du moins, obturais-je mon esprit rétif à l'engrangement de matériaux inutiles. Mais avec la rouerie des paradoxes de jeunesse, cigale de la lecture, je me doublais d'une fourmi intrépide qui prenait acte de tous mes dédains et à laquelle je rapportais un terrible instinct de réalisation, d'artisanat, semblable en tout point à celui dont faisait preuve mon père dans les constructions de meubles, rafistolages de vélos, de lampes, de scies à moteur ou à pédales, de tours, de verrous, de fourneaux, de tuyaux et que sais-je ?...

On le comprendra. Je ne prends aucun soin des livres et cela sciemment. Pour un peu — je me surveille — ils n'auraient grâce à mes yeux

que déchirés ou maculés, en tous cas marqués par un usage tyrannique ou désinvolte. Je leur en veux d'autant plus que malgré leur existence, j'ai passé toute la première partie de la mienne — et dans la mesure où j'en ignore les bornes je pourrais sans doute dire bien davantage — dans l'obscurité complète. Mon cerveau était inexistant. Aucune pensée ne s'y formait. Le noir qui m'habitait était total. Je n'avais nulle pensée ni envie de parler. Il me semblait faire partie des choses. J'étais spontanément ce que je voyais. Mais on s'adressait à moi. J'offrais donc à la vue un obstacle qui m'assurait que j'étais bien quelqu'un. Privé de la moindre intelligence du dehors, je n'étais pas plus consistant en mon dedans que je ressentais sous les espèces d'une douleur latente : c'était mon corps.

La merveille était que cette douleur avait, ainsi que dans les récits de miracles, le pouvoir de se rendre manifeste. Mon corps était une douleur visible.

Un jour vint où une distance — usure de la fusion première, acuité plus grande du regard — entama les objets d'amour et y traça une faille irréparable. Ma langue trembla. Je sus que là, surtout là, j'étais ailleurs. L'image prit la parole. La déchirure se recouvrit d'un voile opaque que je ne soulevai plus qu'aux moments de colère. Le reste du temps, je laissai la vie agir seule, comme une personne indépendante des vivants. Qu'y avait-il autour de moi ? Des clichés lisses et des paroles fades qui ressemblaient à des dictées d'écolier. Quelqu'un avait proféré des mots que j'avais dû confondre avec des sentiments, des actes. Je commettais une grosse erreur, produisais avec des émotions, des orages pour rien. Les vagues immenses d'amour, de peur, de convictions diverses qui m'environnaient n'étaient que les résultats de paroles murmurées par une bouche anonyme, celle au monde dont je n'étais qu'un brimborion apeuré.

On appelait cela ma « sensibilité », d'un terme respectueusement, avantageusement modulé en bouche. Du moins tel il m'apparaissait quand ma mère ou quelqu'un qui avait autorité sur moi et me semblait

par là-même exclu de la notion que ce mot impliquait le prononçait. Le ton avec lequel on en usait alors à mon endroit, était pour moi l'équivalent d'une mise à nu grossière, un striptease forcé qui me choquait profondément. Dès lors, je sus immédiatement quoi penser de l'odieux attribut qui m'était reconnu. Sauve qui peut ! Entre la tare et le privilège, il n'y avait pas à hésiter un seul instant. J'en ferais ma puissance et ma vertu. Je me vengerais.

L'idée qu'on savait que j'avais « de la sensibilité », qu'on ne pouvait se dissimuler cela, surtout pas cela, me devint délectable. J'aurais donné tout l'or au monde pour qu'on sût encore mieux combien, dans mon délire, mon cœur était aux aguets, mon épiderme vulnérable, mon esprit frémissant. La pudeur maladive qui était déjà et demeure mienne trouvait-elle à la fois sa justification et son spectaculaire démenti dans les paroles si directes de ma mère — « Il a tellement de sensibilité ! » — qui me perçaient définitivement, comme une flèche clouée à un arbre ? Je voulais être pour autrui un mystère, rêvais d'obscurité, de ténèbres douces, dans lesquelles quelqu'un circulerait pas à pas, sans être sûr de rien, pour investir avec patience ma précieuse personne. Ainsi avais-je conçu l'amour que je souhaitais connaître un jour : long apprentissage de ma nuit intérieure, fanal de lumière jeté en pleine chair et qui, parti de là, éclairerait mon être tout entier à mesure que lâcheraient mes belles résistances. Je me voulais obstacle, parce que me plaçant par détresse au-dessus de tout ce que je ne pouvais rejoindre, je n'étais de plain pied avec rien et qu'il ne me restait que le refus pour parvenir à dire que j'étais quelque chose.

Mon attitude n'était point semblable à ces réactions systématiques qui font office d'échappatoires ou de compensations. Elle se trouvait gouvernée par un projet grandiose où n'entrait qu'en faible proportion ce qu'on aurait pu banalement nommer stratégie. Ce but inavouable, enfoui au tréfonds de moi-même était le meurtre du langage. L'affrontement de mon être et des mots devait détruire, afin qu'ait lieu ma vie, ce velouté pernicieux du monde qui était l'unique sensation de mon

corps, cette brume placée entre les choses et ma parole, comme un rideau, tour à tour de cendres et de feu. Déjà je me mobilisais pour que, de ma retraite profonde, naquît avec l'éloignement dans lequel je me tenais volontairement vis-à-vis de mes ennemis, le désir de les combattre, en ayant anéanti sur le parcours tous les prestiges dont ils pourraient se revêtir. La réalité serait pour moi à ce prix. Tel j'étais convaincu de devoir accuser à dessein la séparation qui m'isolait du monde, tendre à presque le rompre le lien à la fois si robuste et si fragile qui me reliait à lui, dans le but de me contraindre à ne mériter la vie qu'après l'avoir arrachée aux mots qui me laissaient si loin d'elle.

L'idée que s'occuper d'eux me paraissait la plus détestable des activités et que, malgré tout, il n'y aurait qu'en m'opposant énergiquement à leur pouvoir que je pourrais à mon tour affirmer quelque chose qui me définît et me ressemblât remonte si loin dans mon passé que je puis, au sens propre, parler à ce sujet de la nuit de mon temps. C'est bien à ce moment indéchiffrable d'un devenir où tout était obscur, moment où je n'étais pas apparu à la lumière, celui où, plus probablement, j'étais déjà existant pour elle qui ne l'était pas encore pour moi, qu'appartint peut-être ce qu'il m'est difficile d'appeler ma prise de conscience. Tout se passa si naturellement, si conformément à un ordre des choses dont j'étais partie intégrante sans qu'on m'eût en quelque façon demandé mon avis, que l'aversion qu'il me sembla porter à l'usage des mots ne fit pas dans mon esprit acception de date. Je regrette, d'ailleurs, de n'avoir pas à déclarer quelque scène d'iconoclastie, quelque événement brutal ou royal dont mon imagination était prête à faire état. Je n'avais rien à voir avec la nuit pascalienne de l'écriture, pas plus qu'avec l'illumination de Claudel ou la mirifique réminiscence de la madeleine chez Proust. J'étais un sarcasme vivant adressé aux façons catastrophiquement chanceuses de rencontrer le langage. Je l'arrachais de moi comme un lest malheureux, ma seule stupide attache à la terre, la seule chaîne qui me reliât à elle et semblait faite du métal le plus compact, le plus pesant. Hormis la sensation à la fois pénible et aliénante que le langage me donnait d'appartenir par là au concret, d'être arrimé grâce à lui à une matière solide quelle qu'elle fût, je ne croyais pas qu'il me fût possible de me mesurer à lui, de traiter avec

lui sans engager une guerre dont il fût le champ, puisque je pensais qu'on ne pouvait valablement parler que de ce qu'on réussit à écarter de soi pour le saisir.

Dans un monde où je me sentais en dérive, en perpétuelle flottaison sur les eaux qui dirigeaient les autres vers l'accomplissement délibéré d'eux-mêmes en quelque port mystérieux vers lequel ils naviguaient pourtant, le langage, dans sa vague épaisseur, me faisait l'effet d'un havre prématuré. Sa conquête indue, en donnant trop, laissait les hommes à côté. Les choses s'y résorbaient. En même temps, elles fuyaient. Je m'en révoltais. Et ma colère se teintait de désolation quand le réconfort d'être enfin en contact avec la réalité du monde me paraissait inaccessible.

De ce fait, j'avais très tôt réduit à quelques paroles mon plaisir d'entrevoir quelques personnes, quelques objets bien réels, d'opérer une « prise de terre » comme disait mon père à propos d'électricité, plaisir que menaçait en mon esprit et dans mon être tout entier le commerce des mots. Dès que j'étais contraint de me servir d'eux, je les sentais tracer autour de moi un cercle de silence qui était aussi une sorte de contrée tangible, un territoire où l'on pouvait se promener, rencontrer librement d'autres choses que les mots et qui appartenaient, elles, à la vie. À mesure que je refusais de parler, je me déplaçais, avec, sur la tête, une tiare enflammée que, dans mon imagination orgueilleuse d'enfant toujours en proie au chagrin, je comparais ni plus ni moins à l'auréole des saints, sur les images de communion qu'il était alors si à la mode d'échanger, entre camarades, à l'issue de la cérémonie. La supériorité que je m'arroyais à travers cette effigie flatteuse, je la considérais tout de même avec angoisse. Le langage qui m'avait tout retiré d'avance avait pris soin — juste pour que je ne disparusse pas et qu'il pût continuer à perpétuer à mon endroit ses insignes violences — de me ménager un refuge machiavélique dont il convenait, malgré tout, que j'apprisse à user.

J'éprouvais confusément la sensation d'un agrément trop grand à me couler au creux de cet abri, de ce berceau incandescent que ménageaient les mots ailleurs, au dessus de ma tête. Mon jeune esprit devinait que le langage n'était pas fait pour protéger, assister ou

donner asile, qu'il demandait une docilité mauvaise, celle de se sentir hébergé dans sa redoutable demeure de feu. Il savait — mon cœur le ressentait et mon âme en vibrait aussi — que l'aide apparente des mots, leur compensation à je ne savais quel manque ou quel défaut, quelle malfaçon au regard de l'existence représentaient en réalité des devoirs, des entraves, un travail. Un travail différent de celui auquel avaient l'air promis mes camarades.

Je traversais le collectif des classes avec l'amour de ce dehors multiple, inaccessible, de ces communautés auxquelles mon devenir m'intégrait. Cet amour était égal au bienheureux désarroi, à la séparation dans laquelle il me maintenait et continuerait à me maintenir, je le prévoyais, d'une manière irrémédiable.

Mon comportement s'en trouvait réparti entre deux conduites opposées et complémentaires suivant lesquelles se divisait le temps. Tantôt je me montrais taciturne, voire complètement clos. On ne pouvait m'arracher un mot. C'était l'annonce des larmes voluptueuses qui ne tardèrent pas à m'accompagner très avant dans mon adolescence, aux moments de vide de mon esprit, comme ces cours de dessin que je passais à fondre littéralement devant la feuille de Canson fixée au chevalet et couverte de lignes qui tentaient de rassembler au centre d'un écheveau noir, comme une toile d'araignée où se fût emprisonné un insecte, l'œil de l'Apollon de plâtre que nous avions mission de reproduire. Déjà, le défaillant bonheur ruineux, diffus et viscéral dont j'étais la proie dès que mon intelligence cessait de s'employer à réaliser des objets véritables, des qu'elle battait la campagne pour ne plus se consacrer qu'à un rêve de matière — cette abominable contrefaçon de Rodin ou de Praxitèle que je réussissais si mal à fabriquer — m'envahissait avec une puissance colossale. Éberlué de son prestige, je coulais à pic dans des pleurs secrets pour m'y ensevelir.

Cette intensité liquide me balayait comme un grain de poussière, un vulgaire déchet, quand je contemplais à la dérobée, sous le préau, les visages tranquilles de mes condisciples. Sur eux, aucune marque de la ferveur qui me dévorait. Une suffocation me prenait à la gorge. Les choses les plus humbles — le gravier de la cour, les petits cailloux blancs mêlés à cette bouillie solidifiée, noire, un peu collante

l'été, nommée par mon père « mâchefer » se mettaient à prendre une importance invraisemblable. Les pierres devenaient sensuelles. Il me semblait qu'elles étaient à l'origine d'une conversion. Je prenais le parti d'y croire et m'abstenais de creuser davantage ma découverte, ce que j'eusse eu mauvaise grâce à faire. Au sein de mon privilège désolé, je me sentais pleinement exister, ce qui n'eût pas été le cas si j'eusse cessé de pleurer, en panne de conduite sous les regards interrogateurs qui — du moins le pensais-je — me guettaient.

À l'autre extrémité de la vie de ce temps se tient une image opposée, celle de la vigueur extraordinaire — quasi anormale, un peu braque — dont je faisais preuve quand je me mêlais aux jeux organisés dans la cour et, en ces occasions, me laissais aller à parler d'une manière particulière, surabondante.

Pour moi, nul jeu ou exercice physique sans proférations désordonnées. Je me jetais dans les parties de ballon prisonnier comme on se précipite dans le vide du haut d'un gratte-ciel afin d'en finir, d'affronter l'épreuve suprême. À mes camarades déjà en place, je lançais des exhortations de toutes sortes, encouragements, exclamations, à grand renfort d'éclats de voix. J'avivais les passions qui se donnaient libre cours, portais à son comble la véhémence des gestes et des cris. Je me ruais sur le jeu avec une brusquerie qui touchait au dérèglement. Je lui en voulais d'exister à côté de moi et aussi d'exiger tant de ma personne. J'eusse voulu qu'il n'existât pas, pour ne pas m'obliger à autant de dépense, de chaleur, d'engagement périlleux de mes énergies que, dans ma candeur, je vivais presque comme mortel. Non que j'eusse préféré la tiède mollesse dans laquelle je dérapais quand mon mal enchanteur me saisissait. Étais-je victime de la force après l'avoir été de la faiblesse ? Qu'importe ! Le langage — même en ses débris — et c'était une terrible révélation, pactisait avec cet état de flamboiement où je ne maîtrisais plus rien, où je n'étais plus qu'une torche vivante.

Encore était-il en ces instants curieusement conformé, souvent réduit à des borborygmes, des sons gutturaux ou aigus selon les cas, que je jugeais après coup discordants, animaux, indécents. Par bonheur, je ne m'y arrêtais pas, pris par la vitesse des échanges et l'urgence de l'action. Le jeu s'emparait des sons, leur enlevait une gravité paralysante,

tout en les rendant à leur patrie qui était — je le sentais à ce moment bien plus qu'à d'autres — la terre ferme. Tel un cheval échappé, je martelais le sol de mes talons sur un rythme d'enfer, comme j'appris beaucoup plus tard que le font les lapins et les lièvres, dans le but supposé de se communiquer des informations sur le danger ou le terrier. Je sautais jusqu'à perte totale de souffle et n'hésitais pas à devenir, disait ma mère, « rouge comme un coq ». L'expression me déplaisait au plus haut point. Je cherchais en vain quel rapport je pouvais bien avoir avec l'absurde volatile et cette couleur rouge dont il était dit entièrement peinturluré alors que je connaissais ces oiseaux et leur crête. Le langage me prenait pour un imbécile. Avec lui, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle : je me dissolvais, me pulvérisais dans les bruits et les gestes, comme l'oiseau dans le mot.

Je compris que c'était le temps de l'expiation qui s'annonçait et me mis à sourire finement de peur de ne plus m'arrêter de pleurer. Il fallait seulement compter sur soi-même et cette espèce de fierté me remontait le moral. Ma connivence avec l'universel — les grands mots étaient de rigueur — me fournissait un programme de travail suffisant. J'eus une quinte d'orgueil désespéré.

À cette époque, mon dégoût des livres atteignit son paroxysme. Les livres s'amoncelaient dans les vitrines avec défi. Ils jetaient dans ma direction des regards torves qui ne s'arrêtaient pas à ma personne.

Mon existence ne les menaçait ni ne les prolongeait. Ils me faisaient des mines et, en même temps m'écrasaient au passage comme une punaise. Je filais, je calais doux, l'œil furtif, la tête basse. Ou bien, j'osais les regarder avec terreur, seulement quelques secondes. Ils me serraient au corps de plus en plus près. Ma fierté se mua du même coup face à eux en timidité quasi malade. Cette volte-face me terrassa. Mon désir d'extrême puissance se brisa comme un bâton de verre.

Dans ce marasme, je me mis d'accord avec ce qui ressemblait pour moi à la désignation d'une impossibilité, d'une situation d'impasse, à l'image de la vie-même. J'y pris goût. Il y eut des moments

où, têtu et anéanti, il me semblait qu'on aurait pu me tuer plutôt que de me faire renoncer à l'intégrité de ma blessure. Condamné par les livres, j'aimais ne pas vivre, j'aimais voir la vie, gigantesque, totale, me soulever comme un fétu, me demander de ne pas cesser de m'occuper d'elle. Je ne voulais rien lâcher de ce qui entretenait en moi cette détresse infinie. Mon renoncement était une passion. Toutes les passions portent ce nom. La soif de vivre la non vie que me donnaient les livres me semblait seule capable de me faire vivre avec justesse la mort anticipée. Je n'avais rien à demander d'autre au destin.

Je n'avais qu'à tâtonner au bord d'un vide, en frôlant au passage les ombres des mots qui se mettaient doucement à tapisser toutes les choses...

Temps béni de ma mémoire !

Aussi loin que j'en remonte le cours, je retrouve ce néant des objets connus. Ceux auxquels il me semble avoir pensé le plus souvent sont ceux que je revois ainsi drapés de mots, aux différents tournants, aux bifurcations de mon histoire, postés comme des vigies au seuil du territoire où séjourne le mystère de ce silence habité.

Durant toute mon enfance, je m'étais créé des royaumes. Dans les lieux les plus divers où me conduisaient les vacances, les activités de mes parents et plus tard, mes amitiés ou mon travail, je n'avais pas arrêté de fonder des mondes.

Solitude. Transformation opérée au plus clair, au plus cru du plein jour. La nuit m'eût paru bien trop porteuse en elle-même de rêve, de poésie, d'une ébauche de mots, pour qu'il me fût possible d'en faire quelque chose. C'était au faîte du jour, au commencement de l'après-midi, à cette heure qui fut pendant longtemps, telle une minute de vérité, cruciale pour mon cœur et mon corps, que je lâchais la réalité parlée par tout le monde pour inventer ce que je voyais. À cette heure correspondait le plus souvent un cadre de campagne, un dehors bien présent, une nature lumineuse, diversement familière, mais qui, sous ses visages variés, possédait chaque fois une égale aptitude à l'accueil. Un monde plastique et rayonnant. Le zénith. L'idéal.

Il n'était pas facile de le rencontrer. À cause de la guerre et du peu de temps dont disposait ma mère institutrice pour le confectionner, le

repas de midi était pauvre durant ma scolarité primaire, coincé entre la matinée de travail à l'extérieur et l'après-midi de classe pour ma mère, de bureau pour mon père. Aussi bien pour mes parents que pour moi, ce moment avait donc peu de chances d'être un objet d'attention. Il préluait rarement à de joyeuses promenades solaires. Cependant, il se transformait ponctuellement parfois, sous l'effet de courtes ruptures, lorsque le jeudi, au lieu de me rendre à l'école par le petit trottoir gris qui menait aux « Quatre Chemins », place sur laquelle donnaient à Rigueux les bâtiments mitoyens de la maternelle, de la « grande école » et de ce qu'on appelait alors le « Cours complémentaire » à une époque où l'expression « groupe scolaire » n'existait pas, je piquais droit en direction de la maison de ma grand-mère, située quelques rues plus haut, vers le nord de la ville. Là, ma grand-mère m'embarquait dans une de ses interminables promenades.

Le langage n'avait qu'à bien se tenir. Il aurait à se plier aux mille fantaisies qui avaient pour but le rapt, la capture de tout ce qui me résistait. Ma première bagarre eut un lieu précis : la prairie au Bois du Pendu, providentielle pour la Lutte Finale. Ce bois, assez clairsemé, sorte de garenne où poussaient parfois dans les bruyères des cèpes à tête noire portait à son flanc un pré d'herbe haute, parsemé de touffes d'églantier. Je me couchais là, entre deux mottes de terre, comme un lapereau. Un univers surgissait, fait de fines radicelles, de cailloux mêlés à l'argile et de foin sec.

Le lieu incommunicable, inspiré par la clairière du Bois du Pendu était adorablement physique. Il tenait du dortoir en plein air, de la mangeoire — je me prenais volontiers pour une vache — et de la salle de gymnastique. Je ne quittais ce sillon entre les graminées que pour me suspendre par les bras aux branches les plus basses : des jeunes chênes ou des cornouillers qui bordaient le bois sur la façade de prairie défendue par un assez large fossé moussu sur les rebords, plein d'eau en hiver et qu'il me fallait sauter pour atteindre la fourche visée par mes doigts. Je lançais la main, attrapais au vol la maîtresse branche, puis, une fois ma prise assurée, la saisisais de l'autre main pendant que mes jambes pédalaient dans le vide. Enfin — et c'était le moment d'effort qui me plaisait le plus — je tentais de projeter mes jambes assez haut

afin qu'à leur tour elles pussent enlacer la branche lorsque, les pieds croisés l'un sur l'autre, je ne ferais plus qu'un avec le bois, secoué moi aussi comme un rameau dans le vent.

L'étrange cavalier des branchages avait de la sagacité. Le travail musculaire engendrait des prodiges. La forêt s'éloignait jusqu'à presque disparaître, dans le lointain d'un décor de théâtre piqueté de vert et de doré.

Tout devenait plat et lisse, jusqu'aux broussailles, aux fourrés qui m'environnaient. Je ne reconnaissais plus les essences différentes dont était composée la végétation hirsute des taillis. Au centre de ces toiles peintes, semblables à celles que je vis plus tard dans certains théâtres de banlieue où l'on continuait, malgré les techniques modernes à utiliser des panneaux de carton, en vigie comme une araignée au milieu de son réseau, j'empoignais les mots qui passaient. Je les contraignais à me coller après. Je m'obligeais à n'énoncer que très sèchement, par une sorte de langage sacrifié, moche, presque dégoûtant — détritrus de parole — ce que mon corps était en train de faire. Je murmurais, pour ne pas être entendu de ma grand-mère qui tricotait plus loin, assise sur un talus afin d'avoir « les jambes pendantes » ou furetait à la lisière du bois en quête, selon la saison, de girolles ou de fraises. Je disais : « je mets mes jambes le plus haut que je peux. Je pousse le ventre. En avant. Je pousse. Je pousse. » Insensiblement, le mode de ce discours solitaire se modifiait. Plus sec encore, il se faisait impérieux : poussez, respirez, ne lâchez pas. Oui, maintenant, relâchez. On reprend ... » et comme un arc tendu, à la cadence de la parole, mon corps docile et fatigué se pliait à cette discipline. J'enseignais, chose si dérisoire ! J'enseignais l'effort, seule dignité à la face du ciel...

Dans cette salle de sport, ce gymnase en plein air semblable à ceux de l'Antiquité dont je n'avais pourtant encore aucune idée, mes interlocuteurs imaginaires étaient censés suivre pas à pas mes propres évolutions et les imiter avec une maladresse que je fustigeais en permanence. Maintes fois, je m'y reprenais. Et l'envie se faisait inextinguible d'une

joie physique soulevée par ce langage au rabais. À moi ces rogatons ! Le festin était là. D'autres mots eussent pu déclarer qu'il s'agissait bien du plaisir, mais je les repoussais avec un instinct farouche. Naturellement, aucune satisfaction corporelle ne suivait ces exhortations dont je ne retirais que la sensation d'une force qui était mienne. Le reste du temps, elle demeurait sous les mots. Elle était ignorée de moi. À ces instants, elle naissait avec ma parole mutilée mais elle avait besoin de mon corps, de la partie la plus brute, la plus brutale de moi-même, de mes muscles, mes nerfs, mes os. Je ne lâchais la branche que sous l'effet d'une impression de faim ou de soif que j'éprouvais souvent, quand, l'après-midi avançant, je songeais au goûter qu'avait emporté ma grand-mère. Le décor s'évanouissait, ainsi que les protagonistes abstraits de ma séance d'entraînement.

Je m'asseyais près de ma vieille compagne qui me disait : « tu t'époumones à te suspendre comme ça ; tu vas te mettre en nage ». Native elle-même de la campagne, d'un de ces fins fonds du Périgord Noir où la civilisation venait juste, au moment où j'étais enfant, de commencer à pénétrer, elle aimait ces façons directes, stéréotypées, de parler du corps. Je percevais sous ses mots quelque soupçon désapprobateur qui entretenait mon dégoût à leur égard, mais l'essentiel était qu'ils n'entamaient pas mon monde. Trop indépendante pour me gêner vraiment, ma grand-mère bousculait mes châteaux de cartes avec brusquerie mais sans volonté de destruction. Elle avait trop à faire avec les senteurs de la feuille, du bois sec ou mouillé qu'elle adorait, avec les bruits de la campagne qu'elle isolait — « tiens, le loriot, tu entends ? Je ne l'avais pas entendu encore » ou bien « le pré est plein de criquets ; il va faire de plus en plus chaud » — pour vouloir pénétrer en force dans l'univers de la parole radoteuse que mon corps adressait à d'autres corps absents. Elle laissait les désagréables brumes d'alentour, le nuage de vapeur qui m'entourait se transformer en ces simples ordres secs, ces pseudo conseils avisés que mon être mince et nerveux — j'étais un gamin flexible au squelette apparent avec de forts genoux et des os nombreux comme la plupart des enfants de ma génération — distribuait à l'adresse des silhouettes et des complexions de toute une cour d'interlocuteurs utopiques.

À côté de cette scène dont j'étais l'unique acteur et où le spectacle eût été d'enseigner le développement corporel à grands coups de mots chiches, l'autre tribune de mes métamorphoses, bien différente celle-là, me venait de ma seconde grand-mère. Je ne la fréquentais qu'aux vacances, puisque, contrairement à mon aïeule maternelle qui vivait non loin de nous, à Rigueux, la mère de mon père habitait avec mon grand-père le village de Sillac, à quelques kilomètres de la ville. Je n'y séjournais qu'à Pâques et aux grandes vacances, mis à part quelques jours fériés, égrenés de-ci de-là sur le calendrier.

Des que j'arrivais à Sillac, je descendais au jardin qui était séparé de la maison par la route nationale asphaltée mais sur laquelle circulaient encore dans mon enfance des troupeaux de moutons. En contrebas de la route s'étendait un vaste rectangle bordé de lauriers, comprenant d'abord une cour entourée sur deux côtés d'un petit chai et d'un poulailler. Une grange avec une étable à cochons que jouxtait une auge de pierre munie d'une meule à aiguiser outils et couteaux servant à la préparation de pâtées aux orties pour les canards occupait la partie la plus basse qui communiquait avec le jardin par un portillon de bois. Cette frêle barrière marquait l'entrée d'un de mes royaumes.

Dans le haut du jardin démarraient des rangs de vigne ponctués de poiriers, de pruniers et de pommiers, à la suite d'une pelouse partagée en deux territoires à peu près égaux par l'allée centrale qui traversait le jardin de part en part. L'une de ces surfaces où se trouvait un banc de bois peint en vert, strié de grosses barres et à dossier dit par ma mère « renversé », d'un mot au sens incompréhensible, ne m'intéressait guère. Je n'y venais que pour y aider ma grand-mère à écosser des pois, des haricots, ou bien écouter le plus poliment possible les conversations qui se déroulaient là, entre voisines du village venues faire la causette et profiter de la fraîcheur que dispensait l'ombre de la grange à laquelle le banc était adossé.

En revanche, la partie herbeuse, entourée de groseilliers qui s'étendait vers le poulailler, de l'autre côté de l'allée, recevait tous mes

soins. J'y traçais les plans d'un appartement entier avec vestibule, corridor, cuisine, salle à manger et chambre, plan semblable à ceux d'un architecte qui eût travaillé presque à l'échelle, sur une maquette grandeur nature, habitable d'emblée. Cet univers domestique à ma taille suscitait en moi des conciliabules. Ils étaient faits de mots de rien du tout qui ne me plaisaient pas, que je proférais violemment et menés bien entendu avec des interlocuteurs imaginaires.

Dans cet appartement seulement fait pour l'imprécation, je recevais sans fin. Ou bien, variante de l'opulence qui émanait de ce lieu, je vendais des marchandises. Je me débattais dans des difficultés de gestion, d'exploitation de mes biens qui subissaient à mesure que se développait mon commerce. Je posais sur les feuilles un peu de terre, des groseilles encore vertes, des coquilles d'escargot, les baies noires du laurier-cerise qui laissaient mes doigts pleins d'une encre violacée, épaisse et tenace comme celle des seiches. Parfois, dans mon emportement ou pour mieux convaincre la clientèle, j'absorbais certains de mes produits, de la belladone, de la douce-amère, de l'euphorbe. Ma grand-mère craignait le pire, me faisait vomir en me chatouillant la gorge avec une plume. Il ne me souvient pas d'avoir connu, à la suite de ces expériences, malgré la réputation de ces plantes vénéneuses, un malaise sérieux. Mon estomac était-il moins vulnérable que ne le pensait ma grand-mère ou bien, plus vraisemblablement, n'avais-je, au lieu d'avaler ces baies empoisonnées, que fait semblant de les porter à mes lèvres et, mâchonnant dans le vide, tellement adhérent à mon simulacre que j'étais persuadé d'y avoir goûté ?

Je savourais en tous cas des noms silencieux. Mes essais pour dénier à mon autre vie le droit d'être parlée et qui me faisaient chaque fois fouler aux pieds à titre d'admonestations ou de banalités officielles des mots que je trouvais au-dessus de mon âge ou ne convenant à aucun âge étaient coupés du reste du monde. Ils flottaient sur la vie courante, sur le petit payé ombreux et rustique où ils étaient conviés par le rêve. Le langage y disparaissait dans le contact. Grâce à sa simplicité, il devenait magnifique, changé en excroissance des choses. Les plantes, les objets se soulevaient pour rentrer sans intermédiaire dans une voix humaine. J'étais troublé par leur soudaine légèreté, par la gentillesse

qu'ils mettaient à me suivre dans la sorte d'élévation qui les conduisait à mon corps. Un doux chant de triomphe tapissait mes oreilles. Je n'avais pas à restituer ces choses au dehors. Point n'était besoin de les enrichir par un passage qui les eût entravées d'un lien inexplicable, d'un embarras parfaitement incongru. Je les célébrais sans les voir. Je les réduisais à moi avec les yeux de l'âme. Je ne savais pas ce qu'était une âme mais j'avais de la joie à me sentir au-dessus de ce dont, au moyen des mots je me servais d'habitude sans le contempler et que, tout à coup, je n'avais plus besoin de reconnaître.

Ma grand-mère s'approchait du petit rectangle d'herbe où mon manège se déroulait. Elle me tendait des tartines par dessus les groseilliers. Toute blanche et rose avec ses joues un peu congestionnées, son petit chignon plat qui couronnait des cheveux de neige, elle portait sur le visage un fin et continu sourrire qui révélait le jugement critique qu'elle exerçait sur la vie. Elle risquait beaucoup plus que ma grand-mère maternelle de rompre le charme, parce qu'elle était d'emblée beaucoup plus proche de mes entreprises. Alors que mon autre grand-mère n'avait guère de distance avec les choses et se déplaçait dans un monde brut d'instincts et de sensations, la malice de Mamie la mettait directement en relation avec mes créatures imaginaires. Mamie, comme je l'appelais, réservant à son homologue maternel le nom officiel et un peu cérémonieux de « grand-mère » que j'employais toujours tel quel sans l'usage du moindre diminutif parlait fréquemment de « signes » et ce mot lourd de sous-entendus me laissait songeur, avec, en arrière pensée, l'idée d'un attrait presque aussi périlleux qu'une désobéissance, un appât doté de pouvoirs plus ou moins maléfiques.

La réalité émigra de proche en proche et de signe en signe, scellant seulement un voyage qui se déroulait aux frontières du dehors et du dedans. Les signes étaient des fenêtres en appui sur deux vides. On pouvait les regarder depuis l'air qui les entourait. Leur résistance était transparente dans le cadre solide des choses. Il n'y avait pas de mauvais signes, seulement de mauvais lecteurs. Cet adage me devint familier au